



Un souhait

Albert Libertad

Albert Libertad

Un souhait

L'Anarchie du 27 décembre 1906, 1906 (p. 2-10).

Un Souhait

Ah ! Ah ! C'est le jour de l'an !

La voix claire de l'enfant et la voix cassée du vieillard entonnent la même ballade : la ballade des vœux et souhaits.

L'ouvrier à son patron, le débiteur à son créancier, le locataire à son propriétaire disent la ritournelle de la bonne et heureuse année.

Le pauvre et la pauvre s'en vont par les rues chanter la complainte de la longue vie.

Ah ! Ah ! C'est le jour de l'an !

Il faut que l'on rie ! Il faut que l'on se réjouisse. Que toutes les figures prennent un air de fête. Que toutes les lèvres laissent échapper les meilleurs souhaits. Que sur toutes les faces se dessine le rictus de la joie.

C'est le jour du mensonge officiel, de l'hypocrisie sociale, de la charité pharisienne.

C'est le jour du truqué et du faux, c'est le jour du vernis et du convenu.

Les faces s'illuminent et les maisons s'éclairent ! Et l'estomac est noir et la maison est vide. Tout est appareil, tout est façade, tout est leurre, tout est tromperie ! La main qui serre la vôtre est une griffe ou une patte. Le sourire qui vous accueille est un rictus ou une grimace. Le souhait qui vous reçoit est un blasphème ou une moquerie.

Dans la curée âpre des appétits, c'est l'armistice, c'est la trêve. Dans l'âpre curée des batailles, c'est le jour de l'an.

On entend l'écho qui répète la voix du canon et qui redit le sifflet de l'usine. La mitrailleuse fume encore et encore ; la chaudière laisse échapper la vapeur. L'ambulance regorge de blessés et l'hôpital refuse des malades. L'obus a ouvert ce ventre et la machine a coupé ce bras. Les crimes des mères, les pleurs des enfants font retentir à nos oreilles l'affreuse mélodie de la douleur, toujours la même.

Le drapeau blanc flotte : c'est l'armistice, c'est la trêve, pour une heure et pour un jour, les mains se tendent, les faces se sourient, les lèvres bégaiement des mots d'amitié : Ricanements d'hypocrisie et de mensonges.

Bonne vie à toi, propriétaire qui me jetteras sur le pavé de la ville sans t'occuper du froid ou de l'averse ?

Bonne vie à toi, patron, qui me diminuas ces jours derniers, parce que faiblissait mon corps après la dure maladie que je contractai à ton service ?

Bonne vie, bonne année à vous tous, boulangers, épiciers, débitants qui enserraient ma misère de vos péages honteux et qui tenaient commerce de chacun de mes besoins, de chacun de mes désirs !

Et bonne vie et bonne santé à tous, mâles et femelles, lâchés à travers la civilisation ; bonne année à toi, ouvrier honnête, à toi, maquereau régulier ; à toi, cataloguée du mariage, à toi, inscrit aux livres de police, à vous tous dont chacun des gestes, chacun des pas est un geste et un pas contre ma liberté, contre mon individualité ?

Ah ! Ah ! bonne vie et bonne santé ?

Vous voulez des vœux, en voilà.

Que crève le propriétaire qui détient la place où j'étends mes membres et qui me vend l'air que je respire !

Que crève le patron qui, de longues heures, fait passer la charrue de ses exigences sur le champ de mon corps !

Que crèvent ces loups âpres à la curée qui prélèvent la dîme sur mon
coucher, mon repos, mes besoins, trompant mon esprit et empoisonnant
mon corps !

Que crèvent les catalogués de tous sexes avec les désirs humains, qui ne se
satisfont que contre promesses, fidélités, argent ou platitudes !

Que crève l'officier qui commande le meurtre et le soldat qui lui obéit ; que
crèvent le député qui fait la loi et l'électeur qui fait le député.

Que crève le riche qui s'accapare une si large part du butin social, mais que
crève surtout l'imbécile qui prépare sa pâtée.

Ah ! Ah ! C'est le jour de l'an !

Regardez autour de vous. Vous sentez plus vivant que jamais le mensonge
social. Le plus simple d'entre vous, devine partout l'hypocrisie gluante des
rapports sociaux. Le faux apparaît à tout pas. Ce jour-là, c'est la répétition
de tous les autres jours de l'an. La vie actuelle n'est faite que de mensonge
et de leurre. Les hommes sont en perpétuelle bataille. Les pauvres se
baladent du sourire de la concierge au rictus du bistrot et les riches de
l'obséquiosité du laquais aux flatteries de la courtisane. Faces glabres et
Masques de joie.

La caresse de la putain a comme équivalent le sourire de la femme mariée.
Et la défense du maquereau est pareille à la protection de l'époux.
Truquages et intérêts.

Pour que nous puissions chanter la vie, un jour, en toute vérité, il faut,
disons-le bien hautement, laisser le convenu et faire un âpre souhait :

Que crève le vieux monde avec son hypocrisie, sa morale, ses préjugés qui
empoisonnent l'air et empêchent de respirer.

Que les hommes décident tout à coup de dire ce qu'ils pensent. Faisons un
jour de l'an où l'on ne se fera pas de vœux et de souhaits mensongers, mais
où, au contraire, on videra sa pensée à la face de tous.

Ce jour-là, les hommes comprendront qu'il n'est véritablement pas possible de vivre dans une pareille atmosphère de lutte et d'antagonismes. Ils chercheront à vivre d'autre façon. Ils voudront connaître les idées, les choses et les hommes qui les empêchent de venir à plus de bonheur. La Propriété, la Patrie, les Dieux, l'Honneur courront risques d'être jetés à l'égout avec

ceux qui vivent de ces puanteurs.

Et sera universel ce souhait qui semble si méchant et qui est pourtant rempli de douceur :

Que crève donc le vieux monde !

Albert LIBERTAD.